

# le point de vue ethnologique dans l'ouvrage de d. coulaud

COMPTE-RENDU PAR ADOLPHE RAZAFINTSALAMA.

Etant profane en Géographie, je laisse à d'autres que moi le soin de juger de l'apport de l'auteur à l'étude proprement géographique du pays Zafimaniry. Mais ce qui est nouveau, c'est l'effort de COULAUD pour intégrer l'ethnologie, en sa double dimension synchronique et diachronique, à la Géographie, et donner à celle-ci sa pleine signification humaine : c'est cet aspect que je voudrais relever ici brièvement.

COULAUD étudie une région célèbre depuis moins de dix ans par la redécouverte de la sculpture séculaire à laquelle s'adonnent ses habitants, les rudes Zafimaniry. Situé en zone forestière entre les Hautes Terres - la région d'Ambositra -, et les Basses Terres, région des Tanala, le pays Zafimaniry est un des plus chaotiques qu'il soit (p.20). Comme les Tanala, leurs voisins, les Zafimaniry vivent de culture sur brûlis. Lentement mais sûrement, la forêt primaire recule sous les coups de hache et les attaques répétées du feu dit *tavy* ; peu à peu, le sol se dégrade ; pour survivre, les Zafimaniry vont plus loin "à la poursuite de la forêt" plus dense. Mais à mesure que celle-ci s'éloigne du village (dont on émigre rarement), les habitants se résignent à aménager en rizières les pentes abruptes et les bas-fonds marécageux des alentours. Mais même cette reconversion économique ne suffit plus ni pour subsister ni pour répondre aux exigences de la vie moderne ; alors, les Zafimaniry qui sculptaient jusque-là uniquement pour le plaisir : poutres, portes et fenêtres de leurs maisons, escabeaux ou pot à miel, se sont mis fiévreusement à sculpter aussi pour la joie des touristes et leur propre subsistance. Mais cela aussi ne suffit plus : les Zafimaniry émigrent alors pour scier du bois dans toutes les forêts de l'île, ou exploiter les rizières du Far-West malgache. De saisonnière, l'émigration devient parfois définitive, sauf pour les morts qui reviendront toujours se faire enterrer près des villages des Ancêtres.

Ce retour définitif des cendres constitue justement le symbole d'une organisation sociale et familiale qui nous donne au pays Zafimaniry une spécificité originale. Bien des ethnies malgaches habitent aussi la forêt, principalement Betsimisaraka et Tanala de diverses dénominations ; tous pratiquent la culture sur brûlis, utilisent le végétal comme matériaux de construction. Mais les Zafimaniry, en raison de leur organisation sociale propre, ont leur manière particulière de se situer en forêt.

Les Zafimaniry sont spécifiques par leur histoire. L'étude des traits physiques, celle des traits culturels (rites de circoncision, fraternité de sang, funérailles, usage des stèles de bois commémoratives curieusement appelées *vato-lahihazo* (litt. pierre-mâle-en-bois) (1), l'étude de l'économie, de l'art des

---

(1) COULAUD Daniel 1973 : *Les Zafimaniry. Un groupe ethnique de Madagascar à la poursuite de la forêt. Tamarinive, Fanotam-boky malagasy*, 385 p., 48 ill., 21 fig., 58 photos.

fossés défensifs qui entourent les villages perchés sur les hauteurs celle de la construction du village et des maisons ainsi que des motifs artistiques des sculptures (pp.95-102 ; 112-113), tout cela rappelle irrésistiblement un certain mois de civilisation en train de disparaître ailleurs sur les Hautes-Terres, la civilisation du Betsileo-Nord (Ambositra, Fisakana et Vakinankaratra) et celle des Merina, aux XVIIème, XVIIIème et XIXème siècles.

De fait, les traditions orales que rapportent encore quelques rares vieillards, placent l'origine du groupe quelque part dans le Fisakana, à 30 km. au Nord (p.107-108). Quand on sait par ailleurs que l'examen archéologique du Fisakana en fait remonter les habitants à l'Imerina, avec des apports moindres du Betsileo-Sud (p.108). Sans doute, repoussés eux-mêmes du Fisakana à la fin du 18ème ou au début du 19ème siècle par la conquête de leurs lointains cousins de l'Imerina central, les Ancêtres (quelques dizaines de personnes) ont dû s'enfuir vers le Sud pour s'enfoncer ensuite dans la forêt du Sud-Est, et y coloniser l'inaccessible falaise orientale. Plus tard, d'autres groupes, plus petits, sont venus de l'Est, Tanala, ou du Sud Betsileo, pour s'adjoindre aux premiers réfugiés. Alors, commencera l'épopée sylvestre des Zafimaniry, poursuivants de forêt. Ainsi, les Zafimaniry constituent en majorité un groupe fossile, témoin d'une civilisation pratiquement disparue sur leur terre d'origine.

Cette conclusion, au lieu de rester un simple constat d'ordre historique et ethnologique, devient pour l'auteur un principe fécond pour découvrir l'histoire même de la forêt dans sa relation avec l'homme Zafimaniry (p.104). Si ces gens de la forêt constituent bien les témoins de l'ancienne civilisation Merina et Nord-Betsileo, l'exploitation qu'ils font actuellement de l'environnement doit aussi refléter l'antique technique des gens des Hautes-Terres qu'on dit avoir été recouvertes de forêts denses. Toutefois, le recul de la sylve et la dégradation du sol ont dû s'opérer rapidement en Imerina et dans le Betsileo du fait de la sécheresse plus grande du climat ; tandis qu'ici, la verte falaise est exposée constamment aux alizés humides et constants du Sud-Est (p.37). Ainsi, appuyé tout à la fois sur d'anciens témoignages historiques ou traditionnels et sur l'état actuel du paysage forestier, l'auteur peut émettre des hypothèses fort probables sur la vitesse de dégradation du sol le long des routes des pérégrinations séculaires Zafimaniry (p.110-113).

Ce qu'on vient de dire concerne davantage l'histoire de l'émigration Zafimaniry dans sa relation avec le recul de la forêt. Mais à un niveau plus actuel, l'auteur analyse aussi les relations de la société récente ou présente avec son milieu. La division de l'ethnie zafimaniry en castes, clans ou grandes familles, et naguère en catholiques et protestants, le choix des alliances matrimoniales, qui s'en suivent, l'émigration de membres du groupe, la fraternité de sang qui recourent les différentes strates sociales, toutes ces organisations internes structurent plus ou moins profondément l'économie elle-même, et à travers cette dernière, l'appropriation du sol et de la forêt.

Deux cas bien choisis illustrent particulièrement ces relations dynamiques entre l'homme et son milieu : il s'agit des deux gros villages de Faliarivo et d'Antetetzandrotra, distants l'un de l'autre de 3km. à vol d'oiseau. Faliarivo est un village séculaire, fièrement perché sur un piton rocheux pour les besoins de la défense ; il est habité par une caste libre dite *Hova tranainy* (litt. Hommes libres de souche). 500 personnes environ. Protestants de par les vicissitudes historiques du 19ème siècle malgache. Leur économie est traditionnelle : culture sur brûlis, mais avec interdiction de semer le riz, en respect d'un vieux tabou ancestral.

Antetezandrotra, presque également peuplé; est un village d'affranchis, *Hova vao* (homme nouvellement libre), précisément des descendants des anciens esclaves de leurs maîtres de Faliarivo. Leurs ancêtres une fois libérés, sont venus s'installer ici dans une région plutôt ingrate, et qui plus est, éloignée de la bonne forêt à brûler. Sans doute par opposition à leurs maîtres, les gens d'Antetezandrotra se sont fuits catholiques.

Ce qui paraît n'être dès l'abord qu'un simple accident de l'histoire constitue des faits structuraux (mais l'auteur ne les qualifie pas comme tels) qui déterminent deux types d'économie et de changement social, opposés d'abord, mais tendant aujourd'hui à s'orienter dans le même sens.

Si les *Hova vao* d'Antetezandrotra ont dû vivre sur une terre ingrate, c'est que leurs anciens maîtres ne leur avaient cédé que ce sol dégradé, éloigné de la forêt dense, pour bâtir et planter. La culture sur brûlis leur suffisant à peine, les *Hova vao* se sont mis, sous les yeux réprobateurs des *Hova tranainy* de Faliarivo, à aménager les pentes ainsi que les bas-fonds marécageux des alentours en rizière. Ce faisant, ils revenaient à la vieille tradition des Merina et des Betsileo. Pour activer la mise en valeur des marais, les gens d'Antetezandrotra firent même appel aux Betsileo des Hautes-Terres, plus qualifiés qu'eux dans l'art d'aménager les rizières. Pour payer le salaire de ces techniciens, les *Hova vao* ont vu un moyen providentiel d'accroître leurs revenus monétaires : la sculpture. Catholiques eux-mêmes, ils se sont vu suggérer par le Prêtre de la région de s'inspirer de l'art ancestral ainsi que de la sculpture religieuse d'origine européenne et satisfaire ainsi aux plaisirs des touristes. Le résultat, c'est que les *Hova vao* d'Antetezandrotra accèdent de plus en plus aux commodités de la vie moderne, procurent à leurs enfants un enseignement de qualité, voient déjà surgir parmi eux, quelques bacheliers fort remarquables.

Durant ce temps, les fiers *Hova tranainy* de Faliarivo avaient d'abord cru être immunisés contre la pauvreté, accrochés qu'ils étaient à leur piton rocheux, à leur tradition, et adossés à une dense sylve qu'ils croyaient inépuisable. Mais au long des ans, la forêt recula, les terres adjacentes se dégradèrent, et les moyens de subsistance se firent plus rares. Brusquement, les *Hova tranainy* se mettent à penser eux aussi qu'il faudrait peut-être fermer les yeux sur le tabou des Ancêtres : ils se décident eux aussi à semer la céréale interdite. Mais ils s'aperçurent, un peu tard, que les meilleurs marécages aménageables étaient déjà exploités par les *Hova vao* d'Antetezandrotra, tout comme le marché de la sculpture était largement envahi par ces derniers. Malgré tout, les *Hova tranainy* se mirent eux aussi tant bien que mal à marcher sur la trace des *Hova vao* qui se sont engagés plus tôt qu'eux sur la route de l'avenir.

Revanche de l'histoire ? Peut-être. Mais ce qui nous intéresse ici, c'est justement cette dimension proprement ethnologique de l'insertion de deux classes sociales opposées dans la même forêt. COULAUD confirme ainsi ses prémisses, à savoir : on ne doit pas, en analyse géographique, se contenter de décrire ou d'accumuler des statistiques d'ordre économique ; on doit aussi intégrer, dans une analyse dynamique, le rapport des groupes sociaux hiérarchisés et éventuellement croyants avec la forêt qui brûle, et recule, les rizières qui s'aménagent et la sculpture (profane ou religieuse) qui fournit des appoints monétaires.

Telle est la leçon nouvelle que nous donne l'auteur. Ceci dit, on peut lui pardonner les quelques lacunes, soit dans l'analyse ethnologique, soit dans l'exploitation des matériaux amassés. Concernant en particulier ce dernier point,

on peut dire que les matériaux ethnographiques sont inégalement exploités : ainsi, les rites de naissance, de la circoncision, du mariage ou des funérailles (p.95-102) sont décrites plutôt pour donner un contexte général à l'ethnie Zafimaniry, mais pas toujours pour leur trouver quelque correspondance intime avec la vie de la forêt. La conclusion la plus pertinente (déjà signalée) est que tout cet ensemble de traits culturels prouve la communauté de la civilisation Zafimaniry avec celle des Merina et des Betsileo du Nord. D'ailleurs, il y aurait eu sans doute un peu d'artifice à trouver avec chacun de ces rites quelque correspondance directe avec le devenir de la forêt : pour la dégager, il eût fallu un ethnologue de métier : ce que l'auteur ne prétend pas être.

Toutefois, il aurait pu mettre davantage en relief certaines relations entre des traits majeurs de la culture, comme l'alliance, et l'économie Zafimaniry. Ainsi, l'auteur fait l'analyse ethnologique suivante, à laquelle manque un prolongement de réflexion économique :

"Le mariage, dit-il, se fait très généralement entre jeunes du village. Les *Hova vao*, étant peu nombreux et dispersés, le réseau matrimonial d'Antetetzandrotra s'étend au pays Zafimaniry entier. Les jeunes gens qui ne trouvent pas d'épouse au village ou dans les villages hovavao du pays, épousent des jeunes filles Betsileo de même caste qu'eux, mais quittent généralement le pays... Le réseau matrimonial s'agrandit donc à mesure que les interdits de mariage deviennent plus impératifs et que les habitants entre lesquels le mariage est possible deviennent moins nombreux. Alors qu'une zone de 45km<sup>2</sup> et de 1500 habitants suffit aux hommes protestants de Tsaramasoandro pour trouver leurs épouses, il faut plus de 150km<sup>2</sup> et 5.000 habitants catholiques de Ranomena Nord pour trouver les leurs. Le pays entier, 700km<sup>2</sup>, 15.000 habitants, est trop petit pour que les *Hova vao* d'Antetetzandrotra puissent se marier..." (p.264). Ainsi, doublement contraints et par leur caste et par leur religion de se marier dans une aire extrêmement vaste, les *Hova vao* ne trouveraient-ils pas du même coup un réseau de relations sociales et économiques proportionnelles avec leur volonté de progrès ? C'est du moins une hypothèse intéressante à explorer.

Par contre, dans d'autres cas limités certes, mais significatifs, l'auteur a su tirer parti de l'analyse des relations familiales entre originaires et émigrants pour dégager le sens de certaines transactions économiques, et qui plus est, émettre des hypothèses plausibles sur l'avenir de l'émigration et indirectement sur la possibilité de survie de l'ethnie Zafimaniry.

Telles sont brièvement les perspectives fécondes que nous ouvre COULAUD; elles viennent confirmer les chercheurs en Sciences humaines dans leur conviction qu'il faut poursuivre et intensifier les dialogues inter-disciplinaires. Quant à l'Ethnologue, il est particulièrement heureux de voir que sa propre discipline peut apporter une riche contribution à la Géographie et rendre cette dernière plus profondément humaine.